

Un siècle de cartographie statistique des langues en Suisse: (dé)faire les frontières avec des chiffres et des idées

Philippe N. HUMBERT

Université de Fribourg
Institut de Plurilinguisme
Rue de Morat 24, 1700 Fribourg, Suisse
philippe.humbert@unifr.ch

The Swiss Federal statistical office (FSO) has published language maps based on statistical data for over a century. Adopting a critical historiographic sociolinguistic approach (Duchêne 2008), I analyse how linguistic boundaries and territories are drawn to understand which sociolinguistic aspects are *erased* or *iconized* (Irvine & Gal 2000) throughout the years. Drawing on Bertin's (1973) *semiology of graphics*, I systematically look at the ways in which cartographers transposed the statistical results on the maps, to show how language territories and boundaries were graphically depicted. The data includes a corpus of maps published by the FSO (1881-2017), which I classified in three periods according to their conditions of production, i.e. the variation of financial, human and technological resources allocated to cartographers. These, along with the methodological constraints of the statistics used to draw the maps, determine how cartographers may represent languages on the Swiss territory. I argue that these language maps are embedded in the language ideological debates of their time, which shape how Switzerland is imagined as a divided and/or united national community of speakers (Anderson 2006).

Mots-clés:

sociolinguistique, géographie, statistique, idéologies langagières, sémiologie graphique.

Keywords:

sociolinguistics, geography, statistics, language ideologies, semiology of graphics.

1. Un outil de diffusion "tout public" ancré dans des idéologies langagières

"40 cartes qui vont changer votre manière de voir le monde". Voici le genre de piège-à-clic sur lequel on tombe souvent sur internet. En plus d'attirer l'attention des internautes, ce genre de slogan part de deux postulats souvent entendus dans les sciences humaines et sociales: une carte vaut mille mots et peut se passer de commentaires; la carte est le reflet d'une certaine vision du monde. Dans cet article, je m'intéresse plus précisément aux cartes des langues diffusées par l'Office fédéral de la statistique suisse (OFS)¹. Je cherche à retrouver les "mille mots" qui ont nourri l'élaboration de ces cartes afin d'interroger l'image des langues qu'elles véhiculent dans l'espace public, ainsi que leur rôle dans la construction des frontières linguistiques.

¹ À sa fondation, l'OFS s'appelait Bureau fédéral de statistique. Afin d'éviter toute confusion, seule la dénomination OFS actuelle est utilisée dans cet article.

Dès le XIXe siècle, de nombreux statisticiens et statisticiennes voient en la cartographie un outil idéal pour diffuser leurs résultats: elle permet en un coup d'œil de situer la part d'une population concernée par la thématique qu'ils·elles traitent (Palsky 1996). Tout comme la statistique, la cartographie fait office d'autorité scientifique et politique. Le recensement et la carte vont de pair; tous deux participent de la construction d'imaginaires nationaux sur la base de catégories socialement construites, cherchant à ordonner des groupes d'individus afin de les classer en communautés homogènes dans l'espace (cf. Anderson 2006: 163-85). Ainsi, la carte devient le lieu par excellence de l'étude des frontières linguistiques, car elle obéit à des processus de catégorisations des locuteurs et locutrices ancrés dans des idéologies langagières, à savoir dans des manières de percevoir les langues et les personnes qui les parlent (Woolard & Schieffelin 1994).

Selon le contexte socio-politique des relevés statistiques de différents pays, la langue est tour à tour interprétée comme un substitut de la nationalité, de l'ethnicité, voire de la race des répondant·e·s. En outre, la statistique linguistique peut avoir des conséquences sur la distribution de ressources économiques et politiques, devenant ainsi génératrice d'inégalités sociales (Duchêne & Humbert 2018). Statistique et cartographie ne sont pas réservées à des gouvernements dominants. Dans les mains des minorités linguistiques, elles deviennent un outil de revendications politiques et de contestation des frontières géopolitiques (cf. Urla 1993).

En Suisse, les cartes statistiques des langues circulent depuis 1881. Elles sont reproduites dans des brochures administratives ou touristiques, ainsi que dans les atlas et les manuels scolaires, qui servent à refléter une image du plurilinguisme helvétique et à légitimer scientifiquement l'aménagement géopolitique des langues nationales. L'objectif de cet article est d'analyser l'évolution de la cartographie statistique officielle des langues en Suisse pour comprendre les processus de visibilisation et d'effacements de groupes de locuteurs et locutrices (cf. Irvine & Gal 2000). Il s'agit de chercher à comprendre les logiques institutionnelles et sémiologiques qui contribuent à (dé)construire les frontières linguistiques à l'aide de cet outil, de saisir quels processus nourrissent ces illustrations géopolitiques et quels en sont les effets sur la réalisation de l'image d'une nation plurilingue.

2. Une lecture critique et sémiologique de la cartographie statistique des langues

Cet article s'inscrit dans la lignée des travaux en sociolinguistique critique (Heller 2002). Il part du principe que la frontière linguistique n'est pas un fait naturel, mais qu'elle s'est construite au fil d'interactions sociales qui impliquent des intérêts à faire exister ou disparaître ce type de démarcation (Urciuoli 1995). Pour comprendre d'où vient la mise en forme des frontières

linguistiques à travers la cartographie statistique officielle en Suisse, j'ai entrepris un travail historiographique (Duchêne 2008).

Dans un premier temps, j'ai abordé le contexte socio-politique ainsi que les ressources techniques, humaines et économiques de la production des cartes, afin de saisir quels sont le rôle et la place de cet outil à travers l'histoire. Dans un second temps, je me suis penché sur la manière dont l'OFS récolte les données statistiques sur les langues d'un relevé à l'autre. Cette étape de l'analyse est capitale, car elle permet de comprendre l'étendue des représentations cartographiques potentiellement réalisables. Troisièmement, j'ai analysé les éléments de "*sémiologie graphique*" (Bertin 1973) de toutes les cartes consultées pour interpréter le message qu'elles transmettent à travers "*les variables rétiniennes*" (idem: 60-97) que les cartographes utilisent pour mettre en scène la distribution des langues dans l'espace géopolitique suisse. Ainsi, les aspects suivants ont été systématiquement répertoriés, afin d'analyser comment les résultats statistiques ont été transposés en cartes:

- les thématiques sociolinguistiques abordées;
- la "*valeur*" et le "*grain*" au sens de Bertin (1973: 60-61), à savoir les variations graphiques à travers les nuances et tonalités de couleurs (idem: 85-91) ainsi que les "*implantations linéaires*" (hachures) ou "*ponctuelles*" (pointillés) (idem: 79);
- l'intégration de diagrammes (camemberts, colonnes, etc.) ou d'autres symboles pour visualiser des quantités et/ou des proportions de locuteurs et locutrices;
- le niveau géopolitique (communes, districts, cantons) illustré ainsi que la réalisation graphique des frontières linguistiques (types de tracés, juxtaposition de zones linguistiques, etc.);
- le degré de mixité linguistique visible des zones géographiques représentées (zones monolingues, bilingues, trilingues ou plus).

Le corpus de données se base uniquement sur les publications officielles de l'OFS. Celles-ci sont parfois éditées par des maisons d'éditions externes, mais elles sont toutes signalées comme le fruit d'un projet impliquant des collaborateurs et collaboratrices de l'OFS. Il s'agit des documents suivants²:

² Cette recherche a été réalisée dans le cadre du projet *Questions de langues et enquêtes statistiques* du Centre scientifique de compétence sur le plurilinguisme (Université de Fribourg). La rédaction de cet article a pu être terminée dans le cadre du projet n°181377 Doc.Mobility (Fonds national suisse de la recherche scientifique), intitulé "Gouverner les langues par les nombres: analyse historiographique, ethnographique et interactionnelle de la production des statistiques officielles des langues en Suisse. Je remercie Alexandre Duchêne, Renata Coray et Zorana Sokolovska pour nos échanges constructifs, ainsi que les deux réviseur·e·s anonymes pour leur relecture assidue et leurs excellentes suggestions. Un grand merci à Alexandra Kolly de la bibliothèque de l'OFS pour son soutien dans mes recherches, ainsi qu'à Bettina Blatter qui a participé à la récolte des données.

- L'*Annuaire statistique de la Suisse* (dès 1891)
- Les publications officielles des résultats de l'OFS sous formes de "Hefte/cahiers" (*Schweizerische Statistik*, 1862-1919; *Schweizerische Statistische Mitteilungen*, 1919-1929; *Statistische Quellenwerke der Schweiz* et *Beiträge zur schweizerischen Statistik*, 1930-1986)
- L'ensemble des cahiers thématiques officiels intégrant des données statistiques sur les langues, dont une partie est accessible sur le site www.bfs.admin.ch
- Les atlas statistiques et les brochures graphiques publiés par l'OFS
- Les cartes interactives disponibles en ligne sur www.statatlas-suisse.admin.ch

Au total, plus d'une centaine de cartes ont été passées au crible. Il convient de préciser que les représentations non cartographiques (les diagrammes) n'ont pas été prises en considération dans cette analyse (sauf dans les cas où elles étaient intégrées à une carte).

3. Plus d'un siècle de (dé)construction des frontières et territoires linguistiques

Bien que l'OFS ait publié d'autres types de cartes sur les langues (présence des dialectes en Suisse, de l'anglais au travail, et d'autres exemples mentionnés dans la section 3.3), l'analyse porte uniquement sur celles représentant les langues nationales sur l'ensemble de la Suisse. La carte du quadrilinguisme helvétique est la plus ancienne; elle traverse plus d'un siècle de cartographie statistique. Dans les cas où la thématique des langues est abordée avec plusieurs représentations graphiques, cette carte fait toujours office d'introduction.

Mise en relation avec leurs conditions de production, la lecture sémiologique a permis d'identifier des courants graphiques dans lesquels des cartes emblématiques d'une Suisse plurilingue émergent. Ces courants concordent en grande partie avec des observations historiques relatives aux conditions de production des cartes et des statistiques sur les langues. Vers la fin du XIX^e siècle, la carte des langues s'apparente d'abord à une réalisation artistique colorée, truffée de détails, trouvant sa place en annexe des publications officielles (section 3.1). Un demi-siècle plus tard, le minimalisme des cartes des langues et leur rareté témoignent du peu d'intérêt et de moyens octroyés à cet outil (section 3.2). Dès 1991, la quantité de cartes sur les langues explose et se diversifie, reflétant un bouleversement des pratiques tant statistiques que cartographiques à l'OFS (voir section 0). Les cartes des langues sont généralement publiées en parallèle au volet "religion". Elles s'inscrivent principalement dans la thématique "Population" et/ou "Culture", sporadiquement dans "Éducation".

3.1 Une nation harmonieuse (carte de 1881)

Les cartes de la première période sont toutes en couleurs et restent relativement similaires d'une publication à l'autre. Trois cartes d'excellente qualité ont été trouvées en annexe des publications officielles de *Schweizerische Statistik* (OFS 1881, 1892, 1904). La toute première carte de 1881, intitulée *Répartition des langues en 1880*, dépasse le format A3 (il s'agit de la plus grande reproduction consultée); elle est pliée en annexe de la publication des résultats du RFP 1880 (OFS 1881). Les premières cartes n'étaient pas réalisées au sein-même de l'OFS, mais elles étaient dessinées et imprimées par des éditeurs privés qui les produisaient sur mandat (Schulz 2014: 87). L'OFS ne disposait que de très faibles ressources humaines et financières (Jost 2016), d'où l'externalisation de certaines tâches et la disparition des cartes durant plus d'un demi-siècle dans la majeure partie des publications de l'OFS (section 3.2).

Cette réalisation graphique est basée sur les premiers chiffres de la *langue maternelle* de chaque individu. Aucune définition de ce qui constituait la *langue maternelle* n'était fournie. Auparavant, les RFP avaient récolté des données linguistiques auprès des ménages, sans qu'aucune systématique ne soit garantie pour cette variable (Viletta 1978: 72-75). L'apparition de la langue maternelle répond à une volonté d'apparenter la question linguistique à une variable liée aux origines des répondant·e·s. À l'époque, la statistique prussienne (État voisin de la Suisse) relevait la langue maternelle dans le but d'obtenir la "véritable" nationalité des individus: considérant qu'on pouvait mentir sur sa nationalité, le statisticien Richard Böckh estimait qu'une question sur la langue maternelle permettait d'obtenir des résultats plus objectifs sur l'origine des répondant·e·s (Labbé 2009: 42). En Suisse, cette nouvelle formule adoptée dès 1880 semble répondre à une préoccupation similaire. Auparavant, la Suisse avait sondé la langue parlée dans le ménage. Au parlement fédéral, on constate que les résultats obtenus avec cette variable ne coïncidaient pas toujours avec la nationalité des étranger·ère·s, car ils·elles étaient aussi capables de s'exprimer dans la langue dominante de la commune où ils·elles vivaient (Feuille Fédérale 1871: 1056). Lorsqu'on obtient des données sur la langue maternelle des individus, la présence de personnes étrangères et de minorités linguistiques nationales est plus marquée. Les personnes italophones et romanchophones domiciliées en dehors de leur aire linguistique ressortent dans les résultats du RFP 1880 alors qu'auparavant, elles étaient fréquemment englouties dans les ménages germanophones, car la plupart d'entre elles logeaient seules chez des Alémaniques (OFS 1892: 72-73). Par conséquent, il ne s'agit pas seulement d'identifier l'origine des individus étrangers, mais aussi celle des Suisses qui auraient changé de région linguistique (section 3.2).

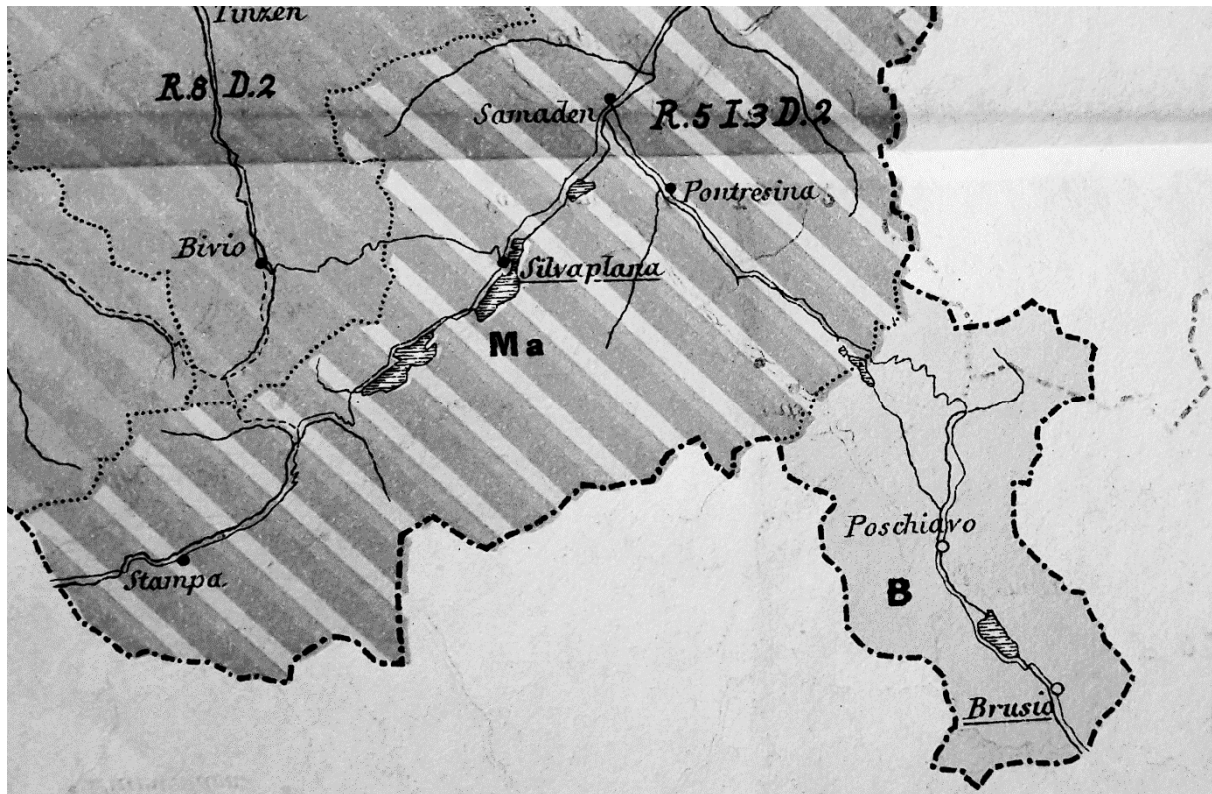


Figure 1: Détail de la carte "Répartition des langues en 1880" (OFS 1881: annexes)

Aucune frontière linguistique n'est explicitement signalée sur la carte de 1881. Les frontières visibles sont celles des districts (pointillés) et des cantons (lignes plus épaisses et interrompues). Plusieurs villes sont indiquées d'un point noir dont la taille est proportionnelle au nombre d'habitants. Les territoires germanophones sont indiqués en bleu, les francophones en rouge, les italophones en jaune et les romanchophones en vert. La carte représente ainsi uniquement les langues dites nationales. Chaque couleur est étalée de manière uniforme par district et non par commune ni par canton. Les noms des chefs-lieux des districts sont soulignés; ceux des cantons sont écrits en majuscule. À de nombreux endroits, une ou deux bandes de couleurs sont superposées sur la couleur de base, offrant la possibilité de signaler la cohabitation de deux à trois langues par district (voir détail fig. 1).

Dans les *"Explications concernant les cartes annexées"* (OFS 1881: 296), il est ainsi précisé pour le district de Maloja (indiqué "Ma" sur la fig. 1) dans le canton des Grisons que "50 (45 à 55) % parl[e]nt le romanche, 30 (25 à 35) % parl[e]nt l'italien, et 20 (15 à 25) % parl[e]nt l'allemand" (ibidem). En fait, dès qu'une langue nationale est celle de 5 à 15 % de la population, elle apparaît sous forme de hachure en fonction de sa couleur et son pourcentage. Les proportions sont indiquées brièvement avec la première lettre de la langue, accompagnée du chiffre arrondi à la dizaine (dans la fig. 1, "R.5 I.3 D.2") En regardant la carte dans son ensemble, l'allemand (en bleu) donne l'impression

de déborder avec ses hachures sur l'ensemble des territoires francophones à l'ouest et dans les Grisons romanchophones à l'est. L'effet est d'autant plus fort sur la Romandie que les traits bleus sont soulignés d'une mince ligne blanche sur un fond rouge pastel, ajoutant une brillance aux lignes bleues germanophones.

Chaque territoire apparaît ainsi comme composé d'une base linguistique fondée sur le monolinguisme imaginaire des habitant·e·s. Si le bilinguisme individuel ne peut pas exister dans les chiffres, le plurilinguisme sociétal de la Suisse prend forme sur les cartes, où les couleurs des quatre langues nationales semblent se croiser harmonieusement dans de nombreux districts, floutant ainsi les frontières linguistiques sans pour autant perdre une vue d'ensemble de la langue majoritaire de chaque territoire. Les commentaires relatifs aux statistiques de la langue maternelle révèlent que cet effet est volontaire:

On a souvent prétendu que l'existence de plusieurs langues nationales est un danger pour la nationalité d'un pays [...] Mais lors même qu'un pareil danger aurait existé, il diminue dans la même mesure que les relations entre les individus de races différentes augmentent et que ceux-ci se réunissent, se mélangent, s'assimilent et se croisent. Il suffit d'examiner notre carte de la répartition des langues pour se convaincre que les différentes nationalités n'ont déjà plus de limite bien marquée, mais qu'elles s'entremêlent de plus en plus et finiront par former peu à peu un tissu indissoluble, dans lequel on ne reconnaîtra pas sans peine les couleurs primitives des différents fils. (OFS 1881: XLVIII-XLIX)

Tant la carte des langues que les commentaires qui l'accompagnent reflètent les objectifs helvétiques du moment. La langue est assimilée à l'origine des individus qui ne connaissent pas de limite linguistique, mais se rejoignent et se mélangent pour former un peuple uni et indivisible dans sa diversité. Le quadrilinguisme est perçu ici comme la substance essentielle des Suisses, renforçant la cohésion nationale. Cet aspect fait écho à la *"fiction cartographique"* dont Labbé (2004: 71) parle pour les cartes ethnographiques de l'Autriche du XIX^e: cette carte de la Suisse raconte un pays où les communautés linguistiques semblent vivre harmonieusement, masquant des tensions politiques pourtant croissantes entre les germanophones et les minorités dites latines (cf. Müller 1977).

3.2 Une frontière hermétique, des zones linguistiques homogènes (carte de 1974)

Les cartes de la deuxième période (1969-1976) sont toutes en noir et blanc et reflètent l'image d'une Suisse divisée en quatre régions linguistiques homogènes. La carte intitulée *"Régions linguistiques en 1970"* (voir fig. 2 ci-dessous) ne laisse aucune place à la mixité. Sur cette carte, les frontières linguistiques forment les traits les plus épais; elles sont encore plus distinctes que toutes les autres limites géopolitiques. L'illustration est épurée de détails: aucun chiffre, aucune légende, hormis celles des régions linguistiques. Chaque commune est monolingue; elle figure d'un côté ou de l'autre de

l'épaisse frontière et ne reflète aucune mixité linguistique. L'effet de majorité est donc accentué du fait que les régions bi-/trilingues ne sont pas représentées: à partir de plus de 50 %, la commune est théoriquement catégorisée comme composée à 100 % d'une communauté linguistique sur la carte. Le blanc désigne la majorité germanophone, les hachures vont aux minorités latines. À noter que l'espace des hachures est identique pour chacune des minorités (les traits sont simplement orientés différemment selon la langue) renforçant la seule dichotomie germanophones (la majorité) vs latins (les minorités), donnant l'impression que ces minorités sont solidaires face au dominant alémanique.

Le côté minimaliste de la carte n'est pas nécessairement intentionnel. Cette carte s'inscrit dans la lignée des publications de l'OFS des années 1920 aux années 1970 (et dans une tendance générale en Europe), période durant laquelle les diagrammes sont préférés aux cartes: ils prennent moins de place et sont mieux adaptés aux impressions en noir et blanc (Schulz 2014: 87-89). Néanmoins, tant le processus statistique que les enjeux politiques de l'époque (cf. Späti 2012) portent à croire qu'il se cache des tensions politiques plus profondes derrière cette carte, notamment dans le nord du canton de Berne où les activistes francophones fondent le canton du Jura en 1979, se séparant ainsi de la majorité germanophone pour former un territoire imaginé homogène francophone (cf. Cotelli Kureth 2015).

Les données statistiques à l'origine de la carte sont toujours celles de la seule *langue maternelle*. Depuis le RFP 1950 et jusqu'au RFP 1980, elle est définie comme la "*langue dans laquelle on pense et que l'on possède/maîtrise le mieux*" (Meli 1962: 250; Lüdi & Werlen 1997: 25-26). L'objectif de cette question n'était pas uniquement de sonder les compétences linguistiques de la population, mais aussi d'observer un mouvement démographique renvoyant aux origines des locuteurs et locutrices, dans la lignée du RFP 1880. Même s'ils-elles s'expriment habituellement dans la langue de la commune, cette question permet théoriquement de distinguer leur degré "*d'assimilation*", c'est-à-dire de savoir à quel point un individu venant d'une autre région linguistique aurait appris la langue dominante de la commune dans laquelle il-elle vit, comme l'illustre l'extrait suivant.

En partant de la langue dans laquelle on pense, on obtient, par exemple, qu'un domestique de langue allemande travaillant chez un paysan de langue française indique l'allemand comme langue maternelle, même si la langue qu'il parle communément est celle de son patron. (Meli 1962: 251)

Bien qu'il soit possible de changer d'appartenance linguistique sur la base des compétences linguistiques entre deux RFP ou entre deux générations, la notion de "*penser dans la langue*" ajoute une dimension essentialiste singulière à la notion d'appartenance linguistique: il ne suffit pas de s'exprimer dans la langue locale pour être identifié comme un individu intégré au territoire linguistique, mais il faut que la langue de la commune ait pénétré la personne

dans son intimité, au point qu'elle *pense* d'abord dans la langue locale, et non dans la langue qu'elle avait apprise avant d'arriver dans cette commune.

À la lecture des commentaires des résultats statistiques précédant la carte (OFS 1974: 69-74), le paysage linguistique semblait en fait bien plus diversifié. Cela était notamment dû à une immigration étrangère croissante, dont de nombreuses personnes en provenance d'Italie qui avaient fait grimper les chiffres de cette langue nationale à travers le pays. Toutefois, les ressortissant·e·s étranger·ère·s ne devaient pas influencer la répartition linguistique officielle, puisque dans les cas où leur présence pouvait potentiellement influencer la balance linguistique d'une commune, l'OFS se basait uniquement sur les résultats de la langue maternelle des ressortissant·e·s suisses (idem: 71). Or, comme le démontre Viletta (1978: 90-94), l'OFS n'opérait pas la classification linguistique des communes avec la même systématité: dans certains cas, l'OFS prenait en compte l'histoire et la politique linguistique des communes pour pondérer les résultats; dans d'autres, elle appliquait des critères strictement numériques sans chercher aucune forme de pondération.

Tant l'effacement des locuteurs et locutrices d'origine étrangère que le manque de systématique des statisticien·ne·s révèlent la teneur hautement politique de la quantification des langues. La carte de 1974 s'inscrit ainsi dans des logiques clivantes entre des communautés qu'on s'imagine homogènes linguistiquement, séparées d'une épaisse frontière hermétique.

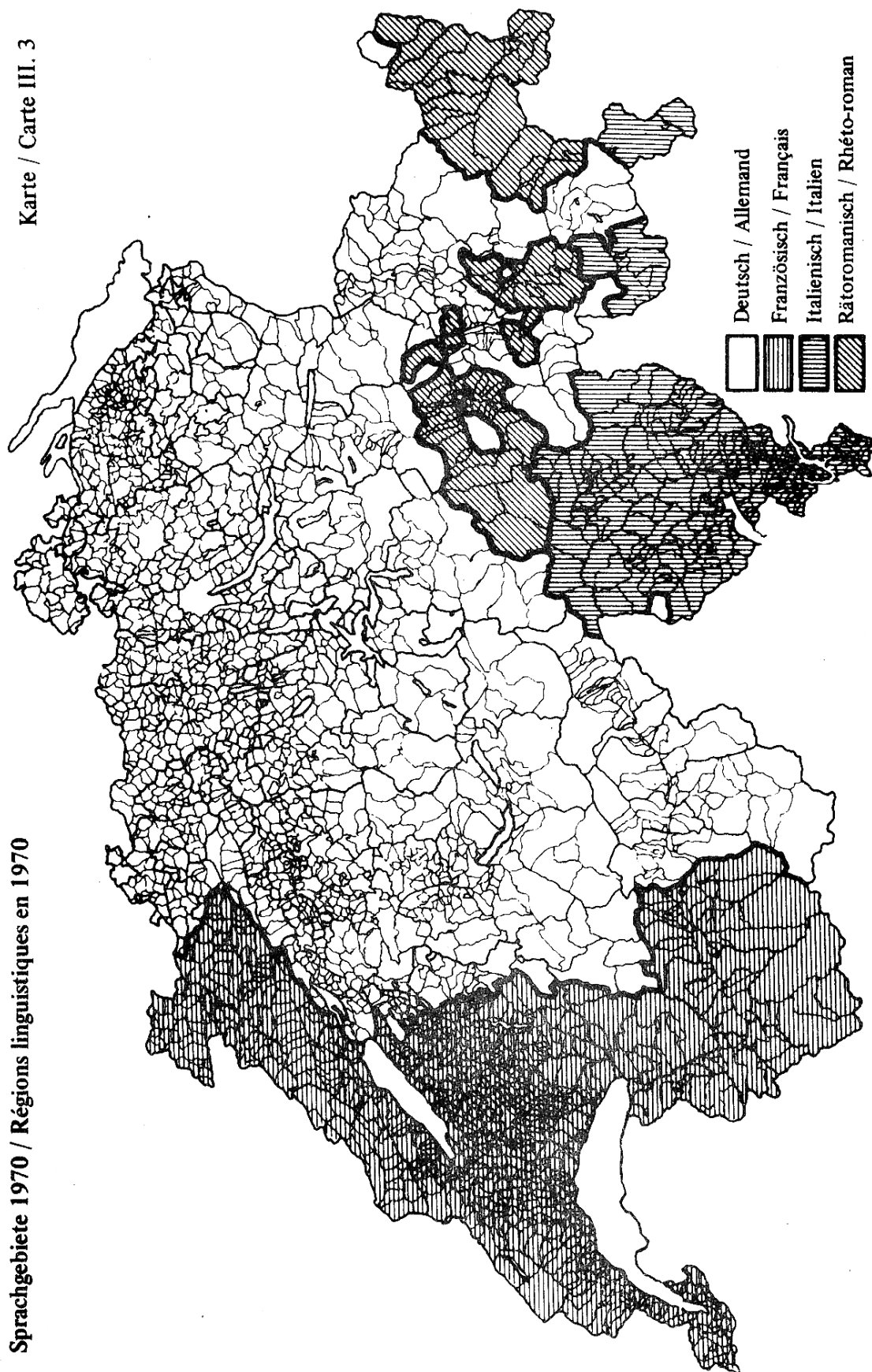


Figure 2: Les "Régions linguistiques en 1970" (OFS 1974, 168)

3.3 *Diversité et territoire: choisissez vos frontières (cartes de 2013 et 2014)*

Deux événements bouleversent la cartographie des langues dès le début des années 1990: une nouvelle politique de diffusion en phase avec l'arrivée du service ThemaKart et l'ajout de questions supplémentaires sur les langues à partir du RFP 1990. Depuis 1989, l'OFS dispose d'un service cartographique interne – nommé ThemaKart – qui crée des cartes autant pour l'OFS que sur mandat externe. Aujourd'hui, ThemaKart est rattaché à la section *Diffusion et publications* de l'OFS et continue de produire de nombreuses cartes (OFS 2015). La circulation des cartes change radicalement. Elles trouvent une place privilégiée dans l'annuaire statistique qui entame une mue complète (lire l'avant-propos de OFS 1989), ainsi que dans les cahiers thématiques, dans les atlas, sur CD-ROMS puis DVD et sur le support en ligne www.statatlas-suisse.admin.ch. Le développement des technologies informatiques et d'internet a donc un impact considérable (Schulz 2014: 87-89). C'est dire à quel point la cartographie s'est fait une place dans une institution qui, à ses débuts, était obligée de mandater des entreprises privées. En outre, l'atlas en ligne amène une dimension inédite, car les utilisateur·trice·s ont la possibilité de modifier certains aspects de la carte qu'ils·elles consultent. Ce type d'interaction leur donne l'impression de participer à la cartographie, d'agir sur les représentations qu'ils·elles sélectionnent.

Parallèle au développement cartographique, la statistique des langues subit une profonde mue de 1990 à 2010. Dans le RFP 1990, la définition reste identique (section 3.2). Toutefois, on ne questionne plus sur la *langue maternelle*, mais la *langue* tout court ou la *langue principale*. Ce changement terminologique est né sous l'impulsion d'expert·e·s – principalement des linguistes – qui considéraient que la référence à la mère incitait à inscrire une réponse reflétant plutôt les origines du·de la répondant·e que ses compétences linguistiques (Duchêne et al. 2018). Cela ne satisfait toutefois pas certain·e·s défenseur·e·s du romanche, qui estiment que la disparition du mot "maternelle" incitent les romanchophones bilingues à plutôt inscrire l'allemand (Furer 1996). D'ailleurs, jusqu'au RFP 2000, les bilingues qui auraient souhaité indiquer deux langues principales ne le pouvaient pas; ils·elles devaient trancher.

Depuis, à l'aide de deux nouvelles questions apparues dès le RFP 1990, il est possible pour la première fois de sonder le plurilinguisme individuel et la diglossie dans les trois premières langues nationales. Ces questions supplémentaires se penchent sur la/les "*langue(s) parlée(s) habituellement*" à la maison et au travail ou à l'école (Lüdi & Werlen 2005: 25, 43). L'apparition de ces nouvelles questions concorde avec une volonté politique de créer des liens entre les régions linguistiques de la Suisse, car dès la fin des années 1970, les minorités linguistiques latines craignent que les germanophones ne

profitent de leur majorité au pouvoir (Coray 2005), tout particulièrement dans les postes de cadre à l'Administration fédérale (Coray et al. 2015).

Comme conséquence de ces changements de paradigmes statistiques et cartographiques, une série de cartes inédites sur de nouvelles thématiques sont dessinées, comme celles des langues dites "*non nationales*" (par ex. OFS 1994: carte 16.6, s.p.), consacrant parfois une carte entière à une seule de ces langues (par ex. Lüdi & Werlen 1997: 535). D'autres cartes se penchent sur le solde des locuteurs et locutrices d'un RFP à l'autre. Le romanche bénéficie à ce titre d'une multitude de représentations cartographiques tant au niveau national que cantonal (par ex. Furer 1996, 2005). Le dialecte alémanique et le "dialetto" des territoires italophones sont aussi illustrés à l'aide des nouvelles données des RFP 1990 et 2000 (par ex. Schuler et al. 2007: 141-143). L'anglais se fait également une place et est souvent associé à des enjeux professionnels (par ex. idem: 144).

Concernant la représentation des langues nationales, la carte suit principalement deux tendances. L'une s'inscrit dans la lignée des précédentes, c'est-à-dire qu'elle illustre une répartition des langues par commune (voir fig. 3 ci-dessous). L'autre change de visage en intégrant des diagrammes sur la carte pour signifier la proportion et la quantité de locuteurs et locutrices (voir fig. 4 ci-dessous). Ces deux types de représentations se retrouvent de façon relativement similaire dans d'autres publications de l'OFS.

3.3.1 Des langues, des montagnes et des vallées

En téléchargeant la carte des "*langues nationales dominantes dans les communes, en 2000*" sur l'Atlas en ligne (fig. 3 ci-dessous), l'internaute peut décider de supprimer: les légendes, les limites géopolitiques (frontières communales, cantonales et nationales), le relief, la topographie et les langues nationales dominantes. On peut ainsi décider d'effacer les zones à forte et moyenne dominance francophone, par exemple. Chaque langue se voit attribuer une couleur dont le ton est adapté au type de "prédominance" linguistique: moyenne (70 à 84,4 %, tons clairs), forte (dès 85 %, tons foncés), sans prédominance (gris clair). Les frontières linguistiques ne sont pas indiquées, mais elles ressortent de la juxtaposition du bleu (français), rouge (allemand), vert (italien) et jaune (romanche). Par rapport à la version de 1881, il y a inversion des couleurs entre le français et l'allemand ainsi qu'entre le romanche et l'italien. Sur cette carte, les zones linguistiques mixtes ne s'imbriquent pas comme dans la version de 1881, mais elles sont grisées, donnant en fait l'impression d'être neutralisées et floutant l'origine du multilinguisme sociétal dont il est question: on ne peut pas savoir quelles langues sont statistiquement présentes dans ces communes, mais on sait qu'aucune n'atteint 70 %.

Cette carte intègre un aspect topographique important modifiant considérablement la façon de se représenter les langues dans l'espace géographique. Les couleurs ne sont pas réparties sur la totalité de chaque commune, mais elles se limitent aux zones habitées, soulignant ainsi la relation des langues au relief accidenté du territoire helvétique (fig. 3 ci-dessous). Ainsi, les langues ne semblent plus recouvrir l'ensemble du pays, mais les locuteurs et locutrices domicilié·e·s au pied des Alpes sont confiné·e·s dans leurs vallées. Par conséquent, la frontière entre francophones et germanophones ne s'étend plus du Nord au Sud, mais se limite à des zones de contacts conditionnées par les voies d'accès terrestres. Cela est d'autant plus marqué pour la frontière entre l'italien et l'allemand, dont les groupes de locuteurs et locutrices ne se rencontrent même plus sur la carte tant ils sont séparés par les Alpes (alors qu'il existe deux magnifiques tunnels de 17 et 51 km pour les rejoindre).

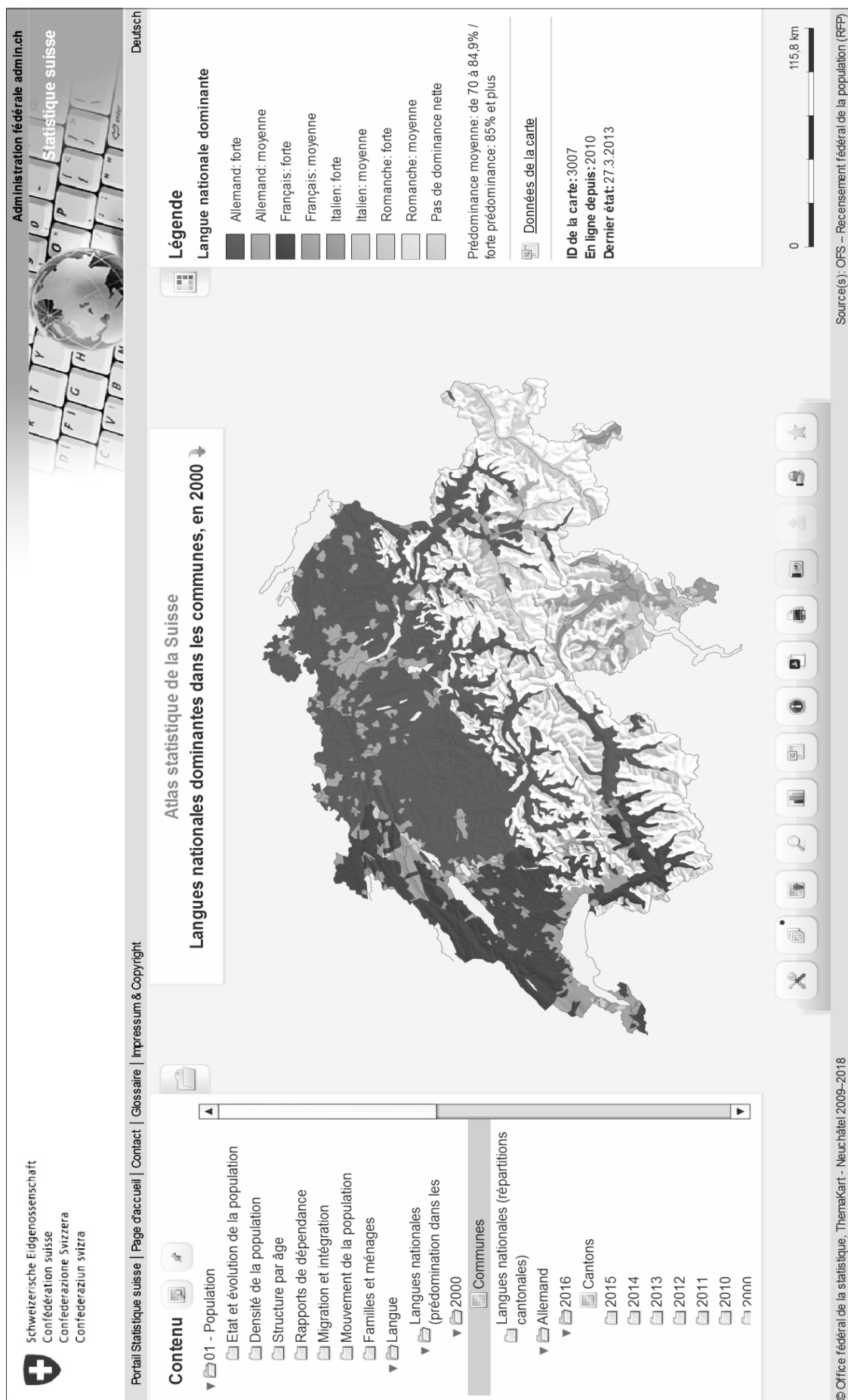


Figure 3: Capture d'écran de la carte des langues nationales (sans les frontières communales) accessible en ligne sur https://www.atlas.bfs.admin.ch/maps/13/fr/1846_75_3501_70/19629.html (consulté le 01.02.2018) ©OFS, ThemaKart

3.3.2 L'émergence d'un marché linguistique diversifié

Sur la base des chiffres du nouveau programme de recensement lancé en 2010, il n'est plus possible de dessiner la même carte, car la statistique des langues n'est plus réalisée auprès de la totalité de la population, mais se fonde sur une enquête par échantillonnage: le *Relevé structurel (RS)*. Le RS s'effectue par le biais de formulaires récoltés auprès d'au moins 200'000 personnes chaque année. Avec des données cumulées sur cinq ans, à savoir après cinq RS consécutifs, le niveau géopolitique le plus détaillé pour les langues devient le district ou des zones d'au moins 3000 habitants (OFS 2016: 5). Cela devient problématique pour les statistiques du romanche, dont les personnes le parlant échappent à ce niveau d'échantillonnage, car nombre d'entre elles résident dans des communes de quelques centaines d'âmes (Coray 2017). Dans les grandes lignes, les questions du RS reprennent celles du RFP 2000. La question de la *langue principale* offre désormais la possibilité aux répondant·e·s d'inscrire plus d'une réponse, restreignant toutefois leur impulsion en soulignant qu'il faut "*penser*" dans ces langues et les "*maîtriser très bien*"³.

Les données du RS fournissent ainsi des données statistiques différentes, obligeant les cartographes à repenser la manière d'illustrer les langues sur le territoire. La carte des *Langues principales en 2010* (fig. 4 ci-dessous)⁴ reflète bien ces limites ainsi que leurs conséquences sur la visualisation des frontières et territoires linguistiques. La frontière linguistique disparaît totalement de la carte qui intègre des diagrammes en colonnes pour signifier la proportion ainsi que le nombre de locuteurs et locutrices dans chaque canton. Les seules limites géopolitiques internes tracées sont celles des cantons, mises en évidence par l'inscription de leur abréviation officielle. Le code couleur est similaire à la carte précédente, à l'exception du jaune qui ne concerne pas uniquement le romanche mais l'inclut dans la catégorie "*autres langues*". Les langues ne sont pas étendues sur une portion de territoire, mais alignées côte à côte à l'intérieur de chaque canton, sans qu'il soit possible de s'imaginer où leurs locuteurs et locutrices se situent plus précisément. La sémiologie graphique s'apparente plus à celle de cartes socio-économiques avec ces diagrammes ressemblant à des podiums à quatre places, créant l'impression que la Suisse est en fait composée d'un marché linguistique où les langues sont en compétition d'un canton à l'autre.

Bien qu'elles soient mentionnées dans les chiffres en légende pour le canton des Grisons, les personnes romanchophones disparaissent de la carte et sont

³ Voir la question n°1 du RS (consulté le 01.02.2018): <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/population/enquetes/se/personnes-interviewees-ecensus.assetdetail.3742907.html>

⁴ Merci à Olaf König de ThemaKart de m'avoir transmis une version numérique d'excellente qualité. À noter que la mise en page de la fig. 4 diffère un peu de la version de OFS (2014: carte 7, s.p.), mais le contenu reste quasi identique.

englobées dans l'ensemble des langues dites non nationales⁵. Il ne s'agit plus de visibiliser uniquement les langues nationales, mais de visibiliser une diversité linguistique croissante dans les cantons urbains comme Genève ou Zurich. Cette diversité reste néanmoins abstraite, dans la mesure où la mention "d'autres langues" ne permet pas de se faire une idée de quelles langues il s'agit et que l'inclusion du romanche dans cette catégorie n'en facilite pas l'interprétation.

Rendu possible par le formulaire du RS 2010, le plurilinguisme individuel n'est pas visible sur cette carte (fig. 4). Les bi- ou trilingues (au sens du RS) font croître plusieurs colonnes en même temps dans le même canton, sauf s'ils·elles ont indiqué des langues principales tombant uniquement dans le diagramme "autres". En outre, la lecture des remarques relatives aux données statistiques du RS (voir légendes fig. 4) restreint le champ des locuteurs et locutrices schématisé·e·s sur la carte: il ne s'agit plus de toute la population comme dans les RFP, mais uniquement d'une partie (dont les enfants de moins de 15 ans révolus sont absent·e·s). Par conséquent, la visualisation de cet imaginaire sociolinguistique introduit une nouvelle dimension spéculative, dans la mesure où elle ne repose plus sur des ressources exhaustives mais sur un échantillon induisant des limites dans le champ des possibilités cartographiques. Tant par les conditions statistiques et cartographiques, tant par son rendu visuel final, cette carte est à l'image actuelle d'une Suisse capitalisant sur son multilinguisme traditionnel (en tant que marque d'authenticité qui se doit d'inclure le romanche) tout en annonçant l'ouverture d'un nouveau marché multilingue, en phase avec les discours de promotion du plurilinguisme helvétique de son temps (cf. del Percio 2016).

⁵ Il existe cependant une carte des romanchophones en Suisse (par districts) réalisée avec les données cumulées des RS 2010-14 (cf. OFS 2016: 21).

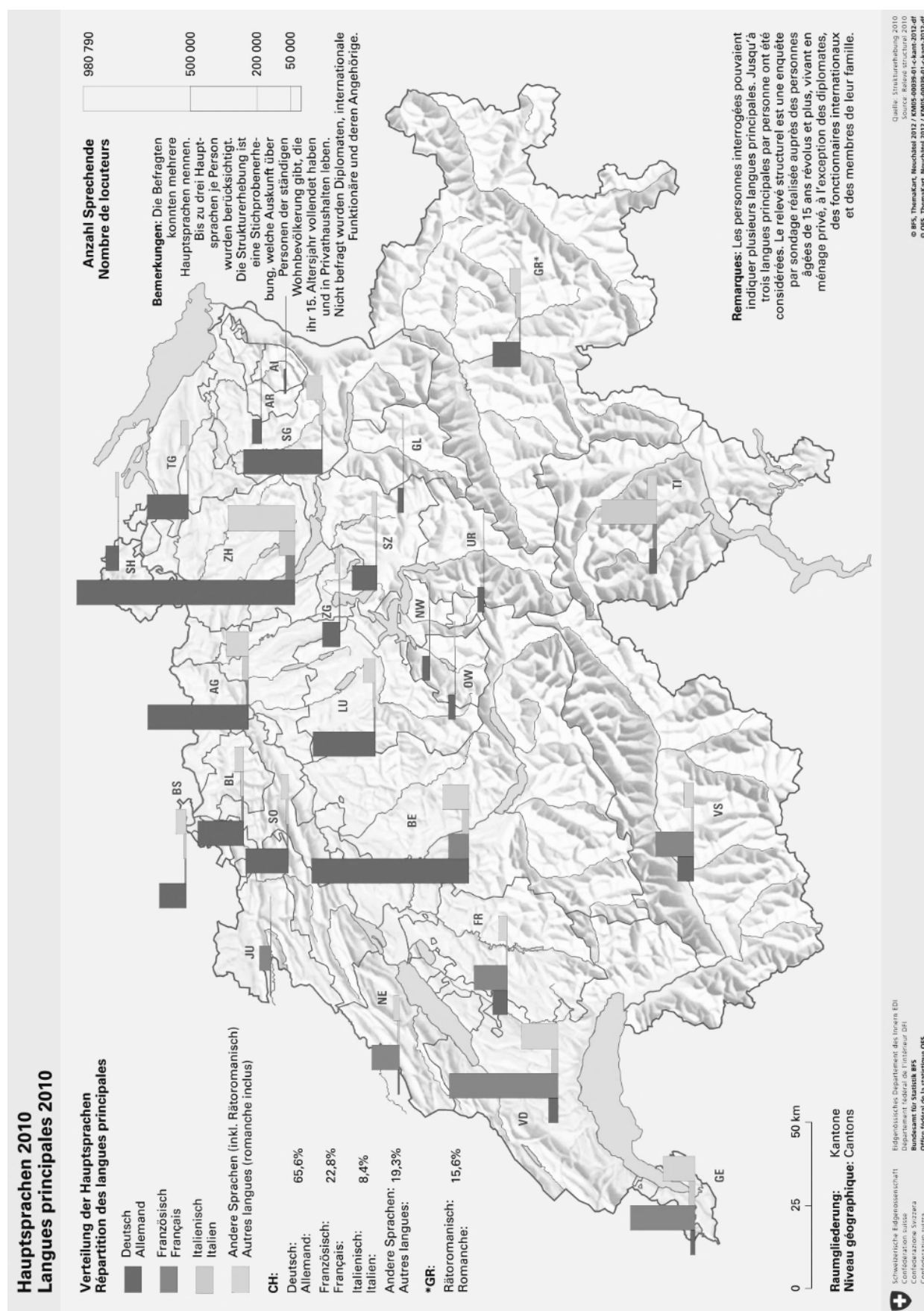


Figure 4: Carte intégrant les diagrammes en colonnes avec les données du relevé structurel de 2010 (OFS 2014, Carte 7), ©OFS, ThemaKart

4. Conclusions

Sur les cartes, les frontières linguistiques ne dépendent pas uniquement de leurs conditions de productions techniques, mais sont ancrées dans des enjeux idéologiques plus larges. Du point de vue de la sémiologie graphique, les différences sont évidentes. Les trois premières cartes (fig. 1-3) reflètent chacune une approche différente de la garantie de la cohésion nationale. Quant à la quatrième (fig. 4), elle s'inscrit dans une rupture en grande partie conditionnée par les changements de méthode du nouveau recensement. Toutefois, après plus d'un siècle de cartographie, les quatre langues nationales trouvent systématiquement une place, confirmant leur empreinte ancestrale dans l'imaginaire national helvétique.

La carte de 1881 (fig. 1) floute les frontières linguistiques afin de dépeindre l'image d'une nation dont le mélange des langues constitue l'essence du peuple suisse. À l'inverse, celle de 1974 (fig. 2) raconte un pays divisé en quatre communautés linguistiques homogènes, séparées par d'épaisses frontières hermétiques. Quant à celle de 2013 (fig. 3), elle introduit la topographie naturelle comme élément de division linguistique: les locuteurs et locutrices imaginé·e·s monolingues se rencontrent uniquement par les voies d'accès terrestres, séparé·e·s par les Alpes. Pourtant, ces trois cartes s'appuient sur une donnée statistique relativement similaire de 1880 à 2000: la seule langue *maternelle/principale* des individus, celle qui renvoie en principe à leur origine, forçant les bilingues à choisir une seule langue et associant l'origine des individus à un monolinguisme imaginaire. En somme, ce ne sont pas tant les conditions techniques de la statistique et de la cartographie qui semblent influencer la réalisation de ces trois cartes, mais surtout l'ancrage idéologique dans lequel elles s'inscrivent. Le nouveau programme du recensement de 2010 annonce une rupture qui se fait ressentir dans la carte de 2014 (fig. 4). N'ayant plus la possibilité de travailler à un niveau aussi détaillé que dans les versions précédentes, cette carte met en scène un multilinguisme en phase avec les enjeux politico-économiques de son temps: traditionnellement quadrilingue, la Suisse développe un réservoir linguistique dont la diversité s'accroît dans certains cantons.

Si une carte vaut mille mots, l'analyse des mille mots entourant chaque carte permet de comprendre que ces mille mots ne sont pas totalement neutres et qu'ils contribuent à dresser une certaine image des langues dans l'espace géographique. Quel que soit le statut scientifique ou politique des cartes géolinguistiques, une approche sociolinguistique *critique* de leur processus de création permet de saisir sur quelle(s) conception(s) des langues et locuteur·trice·s ces cartes se basent, et surtout quels effets elles cherchent à (re)produire sur notre conception des langues.

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, B. (2006). *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*. Édition revue. London: Verso.
- Bertin, J. (1973). *Sémiologie graphique: les diagrammes, les réseaux, les cartes*. 2^e éd. Paris - La Haye: Mouton, Gauthier-Villars.
- Coray, R. (2005). Minderheitenschutz und Beziehungspflege: Die zweite Revision des Sprachenartikels (1985-1996). In J. Widmer, R. Coray, D. Acklin Muji & E. Godel (éds.), *Die Schweizerische Sprachenvielfalt im öffentlichen Diskurs: eine sozialhistorische Analyse der Transformationen der Sprachenordnung von 1848 bis 2000* (pp. 247-427). 2^e éd. Berne: Peter Lang.
- Coray, R. (2017). Fällt Rätoromanisch durch die Maschen? Minderheitensprachen und Mehrsprachigkeit in den Schweizer Volkszählungen. *Europäisches Journal für Minderheitenfragen*, 10(3-4), 231-262.
- Coray, R., Kobelt, E., Zwicky, R., Kübler, D. & Duchêne, A. (2015). *Mehrsprachigkeit verwalten? Spannungsfeld Personalrekrutierung beim Bund*. Zürich: Seismo.
- Cotelli Kureth, S. (2015). *Question jurassienne et idéologies langagières: langue et construction identitaire dans les revendications autonomistes des minorités francophones (1959-1978)*. Neuchâtel: Alphil-Presses universitaires suisses.
- del Percio, A. (2016). Branding the nation: Swiss multilingualism and the promotional capitalization on national history under late capitalism. *Pragmatics and Society*, 7(1), 82-103.
- Duchêne, A. (2008). *Ideologies across nations: The construction of linguistic minorities at the United Nations*. Language, power, and social process. Berlin, New York: Mouton de Gruyter.
- Duchêne, A. & Humbert, P. (2018). Surveying languages: the art of governing speakers with numbers. In A. Duchêne & P. Humbert (éds.) *Surveying speakers and the politics of census*. *International Journal of the Sociology of Language*, 252, 1-20.
- Duchêne, A., Humbert, P. & Coray, R. (2018). How to ask questions on language? Ideological struggles in the making of a state survey. In A. Duchêne & P. Humbert (éds.), *Surveying speakers and the politics of census*. *International Journal of the Sociology of Language*, 252, 45-72.
- Feuille fédérale. (22.08.1871). Botschaft des Bundesrathes an die hohe Bundesversammlung, betreffend die eidgenössische Volkszählung vom 1. Dezember 1870. 2(29), 1038-1059.
- Furer, J.-J. (1996). *Le romanche en péril?: évolution et perspective*. Berne: OFS.
- Furer, J.-J. (2005). *Die aktuelle Lage des Romanischen*. Neuchâtel: OFS.
- Heller, M. (2002). *Eléments d'une sociolinguistique critique*. Paris: Didier.
- Irvine, J. T. & Gal, S. (2000). Language ideology and linguistic differentiation. In P. V. Kroskrity (éd.), *Regimes of language: ideologies, politics and identities* (pp. 35-84). Santa Fe: School of American Research Press.
- Jost, H.-U. (2016). *Von Zahlen, Politik und Macht. Geschichte der schweizerischen Statistik*. Zurich: Chronos Verlag.
- Labbé, M. (2004). La carte ethnographique de l'empire autrichien: la multinationalité dans "l'ordre des choses". *Comité Français de Cartographie*, 180, 71-84.
- Labbé, M. (2009). Internationalisme statistique et recensement de la nationalité au XIX^e siècle. *Courrier des statistiques*, 127, 39-45.
- Lüdi, G. & Werlen, I. (1997). *Le paysage linguistique de la Suisse*. Statistik der Schweiz 16, Kultur und Lebensbedingungen. Berne: OFS.
- Lüdi, G. & Werlen, I. (2005). *Le paysage linguistique en Suisse*. Neuchâtel: OFS.

- Meli, A. (1962). Aspect statistique de la répartition des langues en Suisse. *Res Publica* 4, 247-258.
- Müller, H.-P. (1977). *Die schweizerische Sprachenfrage vor 1914: eine historische Untersuchung über das Verhältnis zwischen Deutsch und Welsch bis zum Ersten Weltkrieg*. Wiesbaden: Steiner.
- OFS (1881). *Eidgenössische Volkszählung vom 1. December 1880*. Vol. 1. Schweizerische Statistik = Statistique de la Suisse 51. Bern: Statistisches Bureau des eidg. Departements des Innern.
- OFS (1892). *Die Ergebnisse der Eidgenössischen Volkszählung vom 1. December 1888*. Vol. 1. Schweizerische Statistik = Statistique de la Suisse 84. Bern: Statistisches Bureau des eidg. Departements des Innern.
- OFS (1904). *Die Ergebnisse der Eidgenössischen Volkszählung vom 1. December 1900*. Vol. 1. Schweizerische Statistik = Statistique de la Suisse 140. Bern: Statistisches Bureau des eidg. Departements des Innern.
- OFS (1974). *Die Bevölkerung der Schweiz = La population de la Suisse*. Beiträge zur schweizerischen Statistik 38. Bern: Bureau fédéral de statistique.
- OFS (1989). *Statistisches Jahrbuch der Schweiz = Annuaire statistique de la Suisse*. Verlag Neue Zürcher Zeitung. Zurich: Office fédéral de la statistique.
- OFS (1994). *Statistisches Jahrbuch der Schweiz = Annuaire statistique de la Suisse*. Verlag Neue Zürcher Zeitung. Zurich: Office fédéral de la statistique.
- OFS (2014). *Graphisch-statistischer Atlas der Schweiz 1914, Ergänzung 2014 = Atlas graphique et statistique de la Suisse 1914, supplément 2014*. Neuchâtel: Office fédéral de la statistique.
- OFS (2015). "ThemaKart. Centre de compétence pour la cartographie de l'Office fédéral de la statistique. Offres et services." OFS (consulté le 01.02.2018): <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/services/cartes/services-themakart.assetdetail.350000.html>.
- OFS (2016). *Portrait de la Suisse. Résultats tirés des recensements de la population 2010-2014*. Neuchâtel: OFS.
- Palsky, G. (1996). *Des chiffres et des cartes: naissance et développement de la cartographie quantitative française au XIXe siècle*. Mémoires de la section de géographie 19. Paris: Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Schuler, M., Dessemontet, P., Jemelin, C., Jarne, A., Pasche, N. & Haug, W. (2007). *Atlas des räumlichen Wandels der Schweiz = Atlas des mutations spatiales de la Suisse*. Neue Zürcher Zeitung. Zurich: OFS.
- Schulz, T. (2014). *Der Statistische Atlas: Untersuchungen zu klassifikatorischen, inhaltlichen, gestalterischen, technischen und kommunikativen Aspekten*. Kartographische Bausteine 39. Dresden: Inst. für Kartographie der Techn. Univ. Consulté le 18.12.2017: http://www.qucosa.de/fileadmin/data/qucosa/documents/15426/Dissertation_SchulzThomas_2014.pdf.
- Späti, C. (2012). Sprache, Ethnizität, Identität. Die schweizerische Sprachenpolitik zwischen Ethnisierung und nationaler Kohäsion. In B. Engler (éd.), *Wir und die Anderen. Stereotypen in der Schweiz*. 27. *Kolloquium (2011) der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften* (pp. 139-155). Fribourg: Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften.
- Urciuoli, B. (1995). Language and borders. *Annual Review of Anthropology*, 24, 525-546.
- Urla, J. (1993). Cultural politics in an age of statistics: numbers, nations, and the making of Basque identity. *American Ethnologist*, 20(4), 818-843.
- Viletta, R. (1978). *Grundlagen des Sprachenrechts. Abhandlung zum Sprachenrecht mit besonderer Berücksichtigung des Rechts der Gemeinden des Kantons Graubünden*. Bd. 1. Zurich: Schulthess.
- Woolard, K. A. & Schieffelin, B. B. (1994). Language ideology. *Annual Review of Anthropology*, 23(1), 55-82.